

LE POISSON MORT

« LE POISSON MEURT MAIS NE SE VEND PAS »

GRATUIT - NUMÉRO 24 - FÉVRIER 2001

Édito

Il n'a pu échapper à aucun d'entre vous qu'un groupe de dissidents s'est lancé depuis peu dans une campagne de dénigrement éhonté envers notre bien-aimé fondateur et patriarche, Olivier Ritz. Ces jean-foutre insolents et rastaquouères n'ont pas hésité à fonder un journal concurrent - osant même nous refuser la légitimité que nous avons gagnée à la force de la plume -, irrévérencieux et à la limite du bafouement de toutes les valeurs. Leur prétexte ? Ils se permettent d'accuser notre cher camarade Olivier de faire preuve d'une conscience par trop aiguë de son rôle de responsable et guide incontesté de notre beau journal... Selon leur infâme feuille de chou, Olivier - qui a tant donné au *Poisson Mort* - ne serait qu'un despote ignoble et tyrannique, dont le moindre désir serait un ordre au reste de la rédaction ; sa volonté aurait force de loi pour nous !

Il va de soi - qui, en effet, pourrait le nier en toute bonne foi, à la lecture du passé glorieux de notre cher fondateur et père spirituel ? - qu'il n'en est rien. Mais Olivier - ce cher Olivier ! - est modeste, et n'est pas l'ami de la politique stérile avec ceux qui n'en valent pas la peine. Plutôt que de répondre à l'injure par une tentative de justification que les paltoquets qui nous attaquent ne méritent pas, il a préféré se draper dans sa dignité offensée. Quelle meilleure preuve du fonctionnement démocratique qui règne au sein de notre rédaction qu'un numéro privé de ses lignes au souffle épique ? Car il a décidé de ne pas participer au numéro que vous avez entre les mains. Ce fut une décision douloureuse pour lui... mais il a préféré cela : faire la preuve éclatante de son innocence par les actes, plutôt que de mettre en œuvre ses talents - si célèbres entre tous - d'orateur face au groupuscule aux calomnies duquel il est en butte. Une fois de plus, il a eu raison : qu'aurait-on pu faire de mieux, de plus honnête dans l'indignation, de plus juste, de plus digne sous l'outrage ?

Nous ne pouvons ici que réaffirmer notre fidélité à celui qui nous fut toujours de bon conseil, et qui, pour longtemps encore, espérons-le, nous éclairera de ses conseils avisés. Nous n'abandonnerons pas notre cher Olivier Ritz à la meute des jeunes chiens iconoclastes !

Un membre fondateur du *Poisson Mort*

AG DE
FÉVRIER,
2 MARS DE
L'ESCALIER.

L'AG d'octobre reste dans toutes les mémoires. Chacun se souvient du magnifique poème qui ornait la une du *Poisson Mort* numéro 5.

Cependant, de nombreuses voix se sont élevées pour protester contre ce sonnet trop classique, par sa forme d'une part, par son caractère hagiographique « à la limite du supportable » d'autre part.

Aussi, à l'occasion de l'AG de février, nous proposons à nos lecteurs et au Burô, qui est gentil, rappelons-le, un poème sur le même thème, mais dans un style et un ton résolument novateurs et différents.

Eh dis, toi, là, burô !
Nous, i nous faut une brique ;
Ce s'rait pour un journal,
Ouais, c'est même une gazette.
R'garde donc comme elle est chouette !
Elle vaut pas dix mille balles ?

De quoi ? T'as pas le fric !
Un peu qu'i nous les faut !

Faudrait pas abuser...
Rien qu'trois mille francs, c'est tout ?!
I veut nous faire crever !
C'est quasi-rien-du-tout !!

En.6, 268

Si vous avez manqué l'épisode précédent : de retour dans les souterrains, je découvre qu'« ils » préparent une insurrection. Mais la mystérieuse Salle des Sacrifices s'apprête à me dévoiler ses secrets.

- Episode 24 -

Lundi, 04h15 du matin

La première chose qui me frappa après l'ouverture des portes, c'est l'odeur de vinaigre. Je clignai des yeux, mes narines piquaient, et j'eus un mouvement de recul. Le seuil des Enfers n'eût pas été moins engageant. Quelques lueurs blafardes et éparées semblaient découper l'espace en nappes orangées, mais l'obscurité donnait à la pièce une taille incommensurable. Nous pénétrâmes en silence comme dans une cathédrale de ténèbres. Le sol était collant sous mes semelles. J'eus l'illusion, un instant, que la salle n'avait pas de plafond, et s'ouvrait directement sur la voûte céleste. Des étoiles scintillaient au-dessus de nous. Un courant d'air froid passa sur mon visage. Nous étions au milieu d'une clairière. Les sorcières, prêtes pour le sabbat, se rapprochaient de nous, dans le noir, sans un bruit.

Je frissonnai violemment. Après un temps indéterminé, mes yeux s'étant adaptés à l'obscurité, la fantasmagorie s'évaporait. La salle avait bien un plafond, en forme de dôme, pas si élevé que ça, d'ailleurs. Les étoiles n'étaient que des gouttes d'eau, suspendues au-dessus de nous. La pièce était rectangulaire, des gradins en pierre de chaque côté ; dans un coin, deux grandes cages ; plus loin, une pile de toges immaculées posée à proximité d'un bassin rempli d'eau. Au fond, l'ombre massive de ce qui ressemblait à un autel. Derrière, se profilait une gigantesque forme anthropomorphique, aux attributs étranges. Je me rapprochai de la statue. Elle paraissait ancienne, couverte de mousse, rongée par l'humidité, partiellement détruite. Le visage se prolongeait en une sorte de museau monstrueux. Sur le crâne se dressaient des cornes arborescentes, aux formes torturées.

- Cervus, le cerf. Un avatar de l'Empereur-dieu Auguste.

Je sursautai et j'imagine que « Cicéron » fit de même. J'avais reconnu la voix de mon indicateur, se répandant en écho dans le vide de la pièce. Je me retournai. Il sortit de l'ombre, drapé dans un tissu rouge.

- La Gaule, et Lutèce notamment, avaient leurs divinités locales dérivées.

Mais je ne t'apprends rien.

Nous restâmes muets.

- Cette odeur, tu l'auras deviné, c'est celle du vin répandu pendant les libations. Pour plus de détails, tu regarderas ton *Guide Romain Antique* à l'article « Sacrifices », dans la section sur la Rome Royale.

Quand je revis ses traits dans la lumière pâle, il me fit l'effet d'un buste en marbre animé.

- Qui es-tu ?, lui demandai-je.

- Ce que tu penses que je suis. Enfin... son frère jumeau, si tu préfères, né bien des années après lui.

« Cicéron », à qui le nom de Jean-Jacques Rousseau n'évoquait aucun visage en particulier, ne cilla pas.

- Et Voltaire, c'est... ?

- Oui, en plus jeune. Le clone numéro 3. Les deux premiers spécimens furent des échecs.

L'heure des explications semblait être enfin arrivée. J'allais finalement savoir ce que...

- Mais les expériences de laboratoires dans les tombeaux du Panthéon ne sont qu'un épisode mineur de toute cette histoire. Le plus grave est ailleurs. Et le temps presse.

- Le deuxième chapitre du jeu de rôles ? Cool !

Mieux valait laisser « Cicéron » dans l'ignorance. Je fis un clin d'œil entendu à mon indicateur.

- Bon, eh bien, dans le deuxième... chapitre, je suis censé te donner une mission. Suis-moi.

Il se dirigea vers l'angle nord-ouest de la salle. Je ne sais comment, il déclencha l'ouverture d'une porte secrète, et s'y engouffra. Nouveau souterrain, nouvelle avancée dans le noir.

- Tu n'as pas idée des kilomètres de galeries qui existent, ni des endroits où elles débouchent. Tu n'en connais qu'une petite partie.

Nous marchâmes vers l'ouest, et dûmes passer sous le lycée Henri IV.

- Tu dois savoir que Clovis fut enterré dans l'ancienne abbaye Sainte-Geneviève. Si je te disais ce qu'ils ont fait avec ses restes, tu ne me croirais pas...

D'après mes calculs, nous contournâmes le Panthéon par le nord. Nous arrivâmes bientôt devant un escalier. Une fois de plus, j'avais cru toucher au but, mais

j'étais renvoyé à la surface, au sur-place. L'homme me mit la main sur l'épaule.

- Tu vas monter tout seul. Allume ton téléphone, je t'appellerai pour te guider.

« Cicéron » avait l'air plus excité que jamais.

- Quant à ton... coéquipier, je vais l'amener vers une autre sortie. Son rôle est accompli.

- Ben m***e, je commençai à peine à m'amuser. Tu me raconteras comment ça finit ?

- Dernière chose : cette nuit, ils ont exécuté un dénommé Stael. Martin Stael. Tu trouveras son ouvrage dans la bibliothèque de ton école. Ouvrage des plus intéressants, même si tout les historiens sérieux s'accordent à dire qu'il n'est qu'un ramassis de délires paranoïaques...

*

Petit intermède encyclopédique. Je suis allé jeter un coup d'œil dans le *Guide Romain Antique*. Je cite, page 26 : « *Le sacrifice suit les prières et les vœux. Celui qui offre le sacrifice a eu soin de se baigner et de revêtir une robe blanche. (...) Avant le sacrifice, on place sur la tête de la victime un gâteau spécial, fabriqué par les Vestales, de miel et de farine salée (mola sala) ; on l'arrose d'un vin préalablement goûté par le prêtre et l'assistance : c'est la libation (libatio). Quand tout est prêt, un serviteur, le victimarius, demande au prêtre : Agone ? Le prêtre, la tête couverte d'un pan de sa toge, répond : Hoc age. Le victimaire immole (immolare, de mola sala) alors la bête d'un coup de hache ou de couteau. »*

A la fin du paragraphe, cette indication laconique : « *A l'origine, les sacrifices humains sont également fréquents* » ...

*

Lundi, 06h37 du matin

En montant les marches, je réfléchissais et tentais de déterminer dans quel monument du quartier j'étais sur le point d'arriver, cette fois-là. Est, nord, sud. Si ce n'était pas le Panthéon (et ce ne pouvait pas être la faculté de droit, ni le lycée Louis-le-Grand, trop au nord), ce devait être...

Depuis quelques mètres, le passage s'était rétréci. J'étais arrivé devant une petite paroi en bois de 1m sur 1,50m. Je tournai la petite poignée en cuivre, et poussai la porte.

J'étais dans un bureau, dans ce que je devinai être le bureau d'un fonctionnaire de la mairie du 5^e arrondissement. Le passage secret était dissimulé derrière un grand tableau représentant *l'enlèvement des Sabines*, placé au-dessus d'une commode. Je regardai les étagères, les bibelots, le bureau sur lequel étaient dispersés des stylos et des dossiers. L'un d'eux portait un étiquette : « *à l'intention de l'ad-joint du maire au logement* ». Par la fenêtre, on pouvait apercevoir un bout de la rue Soufflot, encore déserte. Je m'assis sur le fauteuil et attendis. Je m'assoupis.

*

L'horripilante mélodie électronique du téléphone portable me réveilla en sursaut. Un musique stridente, agressive, qui me glaça le sang. C'était l' *Ode à la Joie*.

- Allô ?

- Ne perds pas de temps. Le bureau. Ouvre le tiroir en haut à gauche, et prends le trousseau de clefs.

- C'est fait.

- Bien. Sors du bureau, prends le couloir à droite.

Dans la pénombre, je distinguai les formes singulières de dorures, de plantes vertes, de bustes.

- Ouvre la porte du fond avec la petite clef dorée.

Je découvris un bureau plus grand que le précédent, plus luxueux aussi. Tapisseries, statuettes, baie vitrée.

- Où suis-je ?

- Peu importe. Dirige-toi vers le buffet, à droite.

- J'y suis. Je vois... il y a un coffre-fort.

- Très bien. Maintenant tu vas tourner la molette comme je vais te l'indiquer.

Je suivais ses directives. Ma main tremblait. Je remarquai, sur le bureau, une grande photo encadrée : la femme du maire, Césari. A ce moment, j'entendis une porte claquer, et quelqu'un tousser, au bout du couloir. Je regardai ma montre : il était 7h56. Les premiers employés commençaient à arriver. Le coffre s'ouvrit.

- Il y a quelqu'un..., chuchotai-je.

- Bon, je vais raccrocher. Prends la cassette vidéo et dépêche-toi de sortir. Bonne chance.

Il raccrocha, et je restai prostré pendant quelques secondes. Je refermai lentement le coffre, et collai mon oreille contre la porte. L'intrus s'éloigna en sifflotant, et je sortis dans le couloir.

Trente mètres plus loin, je tombai sur ce qui ressemblait à une porte de sortie, que je franchis bravement. C'est alors que je réalisai mon imprudence. Je me retrouvai derrière un guichet, face à une file d'attente d'une dizaine de personnes. A mes côtés, un employé, l'air débordé et mal réveillé, qui m'adressa la parole sans me regarder.

- Vas-y, Jean-Luc, remplace-moi, j'ai vraiment besoin de me boire un petit café.

Il s'éloigna, toujours sans me regarder, et disparut dans une pièce adjacente. De l'autre côté du guichet, une femme s'avança, d'un pas décidé, un formulaire

à la main. Petite, mais plantureuse, elle me plaça son papier sous le nez et me toisa des pieds à la tête. Je devais avoir les cheveux en bataille et de la boue plein les vêtements.

- Regardez, jeune homme, un de vos collègues s'est trompé de façon erronée, en remplissant mon formulaire. Mon prénom, ce n'est pas Anna –oh non -, mais Ada ! A, D, A, trois petites lettres exquis. Vous ne connaissez pas le délicieux roman nimbé de romantisme de Malbokov ?

*

Lundi, fin de matinée

Je n'avais pas pris une seconde de repos. Une fois débarrassé de l'hallucinante ganache du guichet, une fois sorti de la mairie, je gagnai la bibliothèque de l'Ecole. Des cernes sous les yeux, l'haleine fétide, la cassette vidéo maladroitement glissée dans ma poche de pantalon déchirée, mes grosses semelles de caoutchouc crissant sur le parquet ciré, j'allai parcourir l'index des noms d'auteurs.

De B.Glowczewski et J.F.Mattendi, et recommandé par Cicéron, *La cité de cataphiles* (Librairie des Méridiens, 1983) était dans les rayons. Par contre, l'ouvrage unique de Martin Stael (aux Editions du Serpent-de-Mer, 1992) avait été emprunté. Emprunté par une certaine Valeria N. Six mois plus tôt – c'est fou ce que les gens pensent peu aux autres. Ce livre s'appelle *Histoire secrète du quartier latin*, il fait 638 pages, et j'étais prêt à tout pour le récupérer.

(à suivre...)

...TRIBUTE TO LOVECRAFT...

Le manuscrit Peabody

La boîte contenait une grosse enveloppe pleine de coupures de journaux, dont certaines remontaient jusqu'à l'année de ma naissance, un carnet qui semblait être un journal intime, et des photographies d'une famille maternelle que je n'avais pas connue.

Les articles de journaux avaient pour sujet commun l'étrange : ils relataient des disparitions d'enfants mystérieuses datant des années 1900, des scènes de sabbat aperçues sur les collines, et ma mère y avait ajouté les coupures de journaux récentes sur les mêmes sujets. Je ne pu m'empêcher d'être étonné par une telle similitude : des faits semblables se produisaient à plus de vingt ans d'intervalle, comme provoqués par une même force obscure. Mais l'article qui attira le plus mon attention avait pour sujet une intervention de police sanglante dans la ville de Providence, le 15 octobre 1906, cinq jours à peine après ma naissance. Le nom de l'homme que venait chercher la police me rappela quelque chose : Philip Donovan. C'était celui dont la tombe avait été profanée peu de temps auparavant, ce qui avait causé à ma mère un effroi indescriptible ! Cet homme avait été accusé de pratiquer des rituels sataniques et de sacrifier pour cela de jeunes victimes innocentes ; plusieurs voisins avaient déclaré l'avoir vu rôder les

jours où des personnes avaient disparu. L'ensemble des policiers qui étaient entrés dans sa maison pour l'arrêter avaient été extrêmement choqués par ce qu'ils y avaient vu ; aucun n'avait voulu faire de commentaire, mais ils avaient déclaré avoir été obligés d'abattre Philip Donovan, qui les aurait menacés d'une façon qu'ils avaient gardée secrète. On avait retrouvé dans la maison un autel couvert de sang, et les restes de plusieurs victimes ; mais cette maison avait été condamnée sans qu'on ait retrouvé tous les corps des disparus. Je n'avais jamais entendu parler de ce drame, et je soupçonnais les journaux d'exagérer l'ampleur des maléfices de cet homme. Qu'est-ce qui pouvait bien intéresser ma mère dans ces faits éloignés ? C'est en ouvrant son journal intime que je compris brusquement, en découvrant enfin son nom de jeune fille : Eléonore Donovan.

Elle était donc la sœur de ce meurtrier ! Je comprenais à présent son attitude dissimulatrice. Le début de son journal coïncidait avec l'époque des premières disparitions. Elle s'y plaignait de l'attitude de son frère, qui se montrait de plus en plus distant

et pervers. À cette époque, ils habitaient encore ensemble, et je reconnus dans l'attitude de son frère des symptômes que j'avais moi-même observés : s'enfermant dans sa chambre, il y faisait parvenir de sombres grimoires et des objets aux formes improbables, et faisait résonner la maison de formules barbares qui ébranlaient les nerfs de ma mère. Brusquement, après une terrible nuit d'orage qui avait fait trembler toute la maison, Philip avait décidé d'emménager, seul, dans une maison aux abords de Providence, celle-la même où il devait trouver la mort. C'est à ce moment qu'il se trouva une compagne. Ma mère se montrait étonnamment réservée lorsqu'elle écrivait à son sujet ; elle mettait ce mot, « compagne », entre guillemets, comme si cette femme ne s'était pas montrée digne de son frère. Il reçut d'elle un premier enfant, dont ma mère parlait avec répugnance, sans même le nommer : il semblait être difforme, souffrant d'une tare incurable. Il ne fut rapidement plus question de lui, comme si ses parents avaient préféré s'en débarrasser. Ma mère sembla alors faire le lien entre les disparitions et les agissements de son frère ; elle ne savait que faire quand, le 10 octobre 1906, sa « compagne » donna un deuxième enfant à son frère. Je frémis en lisant cette date : j'avais enfin compris les liens qui m'unissaient avec cet homme monstrueux, Philip Donovan, et avec celle que je dois à présent appeler ma tante. Celle-ci se décida à prévenir la police, à trahir son propre frère ; elle ne pouvait que recueillir son enfant et l'adopter. Le journal s'arrêtait là. Sur les photos qui l'accompagnaient, on pouvait voir un homme me ressemblant grandement, un peu plus âgé que moi – mon père. Il n'y avait personne qui pût être ma mère. Réfléchissant sur la répugnance de ma tante à parler de la « compagne » de mon père, j'en vins à imaginer une terrible histoire d'accouplement consanguin, dont le premier fruit, ce frère difforme, ne pouvait être que mon prétendu cousin, qui dégageait une telle pestilence et avait une peau si étrange. Et moi, j'étais sans doute le fils d'Eléonore et de Philip, un monstre plein du sang de deux fous capables d'invoquer des forces surnaturelles jusqu'à sombrer dans la démence. Et mon frère mal-aimé et mis à l'écart était venu poursuivre cette œuvre de mort, cherchant à se faire passer pour moi pour récolter un héritage lui permettant de s'installer et de reprendre ses enlèvements meurtriers, car je ne doutais pas qu'il fût la cause de cette nouvelle série de disparitions et de la mort de ma tante – devrais-je dire ma mère ?

J'étais en danger. Pour connaître les intentions de mon frère, le meilleur moyen était



de connaître mon père : j'allai me rendre de suite à son ancienne demeure, pour voir de mes yeux ce qui restait des monstruosité qui avaient tant impressionné les policiers. Sur mes gardes, je remarquai tout de suite que mon poursuivant m'avait emboîté le pas. S'agissait-il d'un tueur payé par mon frère pour me faire disparaître à l'abri des regards ? J'avais pris soin de me munir d'un pistolet, et je n'avais pas peur. Tournant brusquement dans une rue que je connaissais bien, je m'embusquai derrière le rebord d'un immeuble et attendis que l'inconnu passât devant moi pour surgir dans son dos. Les bras au ciel, il se retourna lentement selon mes indications, et me montra, à ma grande surprise, un visage souriant quand je lui demandai son nom. « Je m'appelle Mike Bradley. Vous pouvez ranger cette arme, je ne vous veux aucun mal. » L'argument était faible. Ce qu'il avait sur lui l'était moins : un contrat et des lettres de ma tante, stipulant qu'il devait me protéger ma vie durant contre une rente annuelle d'un montant non négligeable versée à titre posthume par le notaire de ma tante. Ne voulant pas d'une telle ombre sans cesse à ma poursuite, je décidai de changer les termes de son contrat et d'en faire un allié dans mon enquête.

Pendant que j'allais me renseigner sur le passé de la demeure maudite de mon père, je laissais Bradley faire une première inspection de la maison : il avait les outils nécessaires, et j'avoue que j'éprouvais une étrange répugnance à me rendre dans cet endroit, témoin du monstrueux passé de ma famille. Au cadastre, je n'appris rien d'intéressant sur la maison sise au 27, Pickmann Street, sinon qu'elle était demeurée à l'abandon depuis l'affaire de 1906. J'en profitai pour prendre les adresses des voisins immédiats ; mais mes investigations téléphoniques me révélèrent seulement que tous les témoins éventuels étaient morts à présent, sauf un certain George Irwin qui avait déménagé au centre ville. Au téléphone, il s'était montré étrangement nerveux, et m'avait demandé de venir en personne pour me faire des révélations « *trop effroyables pour être dévoilées ainsi, à un inconnu, au bout du fil* ». Pauvre homme... Ma diligence n'y avait rien fait : derrière la porte entrouverte de son appartement, c'était un corps sans vie et mutilé comme celui de ma mère qui m'attendait. Je réprimai un cri et m'enfuis, les larmes aux yeux, pour m'enfermer chez moi et sombrer dans un sommeil d'oubli.

Je m'étonnai, le lendemain, de ne pas avoir reçu de nouvelles de Bradley. La journée passa sans que j'entendis parler de lui ; alors, équipé de mon pistolet et d'une lampe torche, je partis en expédition nocturne vers la demeure de mon père.

Trompe-le-monde

Episode 3

J'empruntai une laie étroite et boueuse serpentant sous une hêtraie. Je cheminai péniblement dans ce sous-bois obscur pendant deux longues heures et le soleil était déjà haut dans le ciel lorsque, crotté et les reins brisés par le port de mon lourd sac à patates, je débouchai à l'orée de la forêt. J'avisai à une centaine de pas une chaumière isolée flanquée d'un enclos où s'ébrouait joyeusement un fier coursier au poitrail puissant. Je ne fus pas long à comprendre le parti que je pourrais tirer de cette superbe bête. Depuis fort longtemps, en effet, j'avais conçu le vif désir de gagner l'océan afin de m'embarquer sur le premier bateau en partance.

J'enjambai la clôture vermoulue et, le dos courbé et le cœur battant, me hâtai vers l'animal qui paissait au milieu de la parcelle. L'animal était sauvage et rétif à la monte aussi manquai-je maintes fois être jeté cul par dessus tête avant de venir à bout de la fougue de ma monture.

Puis piquant des deux, je partis au triple galop vers l'ouest, non sans payer au préalable le maître de céans, un gros homme lourd attiré par le raffut hors de sa maison, d'un coup de rapière bien placé.

* * *

La peur et l'exaltation aidant, j'avais omis de me ravitailler chez mon hôte. Aussi fut-ce fourbu et le ventre creux qu'à la tombée de la nuit, je fis halte dans une petite hôtellerie à la sortie du bourg de R... L'auberge enfumée fleurait bon le mauvais vin et le tabac.

Je hélai l'aubergiste et me fis bailler un pichet de vin frais ainsi qu'une poularde farcie que je m'empressai de dévorer. Je ne prêtais guère attention aux rires gras qui fusaient autour de moi, tant j'étais absorbé par mon face-à-face avec la viande grasse où je mordais à pleines dents. Je fus néanmoins surpris de trouver autour d'une de mes patates une espèce de grosse araignée velue, pourvue de cinq pattes trapues, et qui semblait faire montre d'une convoitise déplacée à l'égard de ma pitance. Je levai les yeux et me trouvai nez à nez avec une trogne de cauchemar. Suant, la chevelure en bataille, la face vérolée et constellée de cicatrices, le nez écrasé, l'homme tordait sa dentition approximative en un rictus sournois, tout en mâchant consciencieusement la patate qu'il m'avait dérobée.

« Eh bien, s'écria l'inconnu. On dirait que notre jeune freluquet daigne enfin nous prêter l'oreille ! »

Je me levai lentement, afin d'opposer à la provocation prestance et allure, mais mon regard ne rencontra, en lieu et place du nez épaté, que l'ardillon du ceinturon de l'homme. L'inconnu était un véritable géant, large comme une porte cochère et haut de plus de six pieds. J'eus un mouvement de recul. Mal m'en prit car je vins buter contre la botte d'un cavalier et m'écroulai sur le plancher humide. Les quolibets et les rires plurent à nouveau autour de moi.

Je me redressai péniblement et fis face à l'homme qui m'avait ainsi couvert de ridicule. C'était un cavalier à fine moustache, au visage long et brun, à la pommette saillante. Ses yeux vairon lui conféraient un regard étrange et implacable, qu'accentuait encore la longue balafre qui lui barrait la joue droite. Son pourpoint soigné et son maintien trahissaient l'homme de condition.

« Monsieur, clamai-je, je n'ai point l'honneur de vous connaître. Néanmoins, l'affront que vous venez de me faire demande réparation.

- Ah ça ! Vraiment ? Qu'attends-tu donc pour me jeter ton gant au visage, drôle ? »

Mon visage s'empourpra cependant que les rires redoublaient. Car il n'avait pas échappé à l'œil perçant du gentilhomme (ou du moins en avait-il l'allure) que je ne portais point de gants. La rage me monta à la face.

« En garde, Monsieur ! » hurlai-je en tirant ma rapière de son fourreau.

L'homme cessa de rire et posa son verre sur la table. Son regard conservait un sourire tranquille.

« Sangdieu, murmura-t-il. Notre jeune blanc-bec se sent pousser des ailes. Je regrette d'avoir à les couper. »

Il fit un geste à l'adresse du Goliath qui m'avait outragé tout-à-l'heure et celui-ci lui lança une rapière étincelante.

Mû par l'impatience, j'attaquai immédiatement en tierce mais le diable d'homme para aisément ma piètre botte et, d'un coup de pied bien placé, m'envoya bouler au milieu des rires. Je me ruai à nouveau sur lui, mais il s'effaça pour esquiver mon coup. Je parai en prime, ripostai, esquivai la contre-attaque et lançai en avant mon épée. La pointe s'enfonça dans une surface dure que j'identifiai bientôt comme une poutre car, tandis que je m'évertuais à dégager ma lame, mon adversaire me botta le cul en un ultime affront, m'envoyant donner de la tête contre le madrier.

Je sombrai dans un lourd sommeil peuplé de voiles gonflées par le vent et de visages ricanants.

Brèves

Irradium ©

vous propose ses services et ses produits à des prix défiant toute concurrence :

- réjuvenation sourcière carbonnée (150 000 €)
- anabase eschatologique transcendentale (90 000 €)
- voyage psychéthylfongitrope à découplage rétro-actif (500 000 €)
- jouvence plutonique lumineuse - 10 mL (1 000 000 €)
- élixir heptouraniste ithyphalique - 1 mL (13,5 €)

Supplément spiritualités : les titres auxquels vous avez échappé

- Le Poisson Révélé
- Dieu est Poisson
- Le Poisson est vivant
- Où sont les âmes ?
...les âmes sont là
- Deus sive Piscis
- Trouver la voie du Bassin
- Retour au Bassin
- La raie suscitée

Professeur Mboni

Grand médium universel - Marabout expérimenté - Guéris-seur - Acupuncteur mésothérapeute - Consulting pour la rédaction de Richthus - Tous travaux de divination - Loto - PMU - BigDil - Envoûtements - Lutte contre le mauvais œil - Permis de conduire - Port d'armes - Examens - Choix de ton avenir - Choix dans la date - Travail - Sieste - Augmentation - Argent - Finances - Bourses - Internet - Météo - Courses à domicile - Faux papiers - Amour - Mariage - Impuissance - Ménages - Si ta femme est partie elle reviendra dans la semaine - Tu peux tromper ton mari il ne verra rien - Résultats garantis - Paiement après résultats - Appeler le 01 44 32 28 82 et demander Désirée - Mot de passe : montrésor.

LE POISSON MORT

attend vos articles

Le contenu des comités de rédaction et toute l'actualité du Poisson Mort sont disponibles sur internet :

www.eleves.ens.fr/cof/pmort

Une bien triste nouvelle

Voici un courrier que nous avons reçu, qui rapporte une bien triste rumeur qui ne peut plus être cachée au reste du monde. Toute personne connaissant d'autres informations sur cette affaire est priée d'en informer la rédaction du Poisson Mort.

Cher Poisson Mort,

Je suis au très grand regret de devoir t'annoncer la plus terrible de toutes les affreuses nouvelles qu'il m'ait été de donné de recevoir : il semblerait que les 7 nains, jadis au nombre de 7, ne soient plus que 4 !

En effet Atchoum serait mort d'une overdose de cocaïne ce samedi, ce qui explique bien des choses car Atchoum devait théoriquement s'appeler Jean-Louis, mais qu'à cause de son goût prononcé pour le sniffage de cocaïne son nom de scène ait été changé. Mais ce n'est pas tout : Prof aurait déclaré à son sujet, je cite : « Lui ? Ce n'était qu'un stupide drogué et je ne l'ai jamais aimé. »

Je doit aussi t'annoncer la mort de Simplet ; des passants l'auraient aperçu au bord d'une falaise avant qu'il ne disparaisse. D'aucuns racontent qu'il aurait, je cite : « voulu voler comme un oiseau ». Son corps aurait été retrouvé par les gardes-côte 3 jours plus tard. Prof aurait déclaré, je cite : « Simplet ? De toutes façon

il était trop con, et je ne l'ai jamais aimé. »

Enfin, Dormeur aurait péri comme il a toujours vécu : en dormant ; en effet, il se serait endormi dans un champs où devait passer une moissonneuse-batteuse. Le conducteur de l'engin ne se serait aperçu du méfait que lorsqu'il, je cite : « aurait vu un bonnet ensanglanté gicler sur son pare-brise ». Tragique ironie du sort, le chauffeur aurait été endormi à l'instant du sinistre. Bien triste fin pour un éternel rêveur. Prof aurait déclaré, je cite : « Dormeur ? Ça a toujours été un gros branleur et de toutes façons, je ne l'ai jamais aimé. »

Comme si la tragédie ne voulait plus s'arrêter, Prof et Grincheux viendraient de disparaître alors que Prof aurait déclaré à la presse, je cite : « Grincheux ? Son tour viendra à cet enculé ; ça m'arrangerait, je ne l'ai jamais aimé. » Grincheux aurait déclaré à son tour, je cite : « Si ce bâtard croit qu'il va s'en tirer comme ça... » La famille de Grincheux semblerait très bien prendre la nouvelle et affirmerait savoir où se trouve Grincheux alors que les proches de Prof ne sauraient plus que faire. Prof serait actuellement poursuivi par la justice pour diffamation.

Courage, il ne faut pas se laisser abattre par le caractère terrible de ces nouvelles et garder la tête haute face aux injustices de la vie !

Résultats du concours de mots-croisés

Nous avons reçu de nombreuses réponses au jeu-concours du numéro 21. En effet, pour un numéro tiré à une vingtaine d'exemplaires, 16 personnes ont participé à ce grand jeu. Un jury impartial constitué par les rédacteurs a dû travailler avec acharnement pour tenter de départager les candidats. Nous vous présentons ci-dessous le classement des gagnants, avec le lot qui leur a été attribué.

1^{ère} place : Pierre-André Zitt (Paris, 75) gagne un buste d'Olivier Ritz en plâtre véritable, dédié par le modèle.

2^{ème} place : Sébastien Lion (Paris, 75) gagne un magnifique objet d'art en argent, finement ouvragé, représentant une arête dorsale de poisson et utilisable pour la suspension de clefs.

3^{ème} place : Julien Schuh (Gerstheim, 67) gagne un mannequin gonflable (modèle rhinocéros) accompagné de sa pompe à air et de ses rustines.

4^{ème} place : Nicolas Laubry (Paris, 75) gagne l'intégrale de l'œuvre musicale de D. Barbelivien interprétée par l'orchestre philharmonique de Belgrade, ainsi qu'une casquette ornée du logo de la Pravda.

5^{ème} place : Carole Boidin (Paris, 75) gagne un cœur de St Valentin en marshmallow violette (avec initiales en lettres de feu réalisées en nougatine) et une aubade offerte gracieusement par le marching band de St Pol sur Mer.

6^{ème} place : Blaise Li (Paris, 75) gagne un cahier de mots-fléchés.

7^{ème} place : Frédéric Chateigner (Paris, 75) gagne un splendide titre de K-fêt-man et un très beau fœtus de veau bicéphale.

8^{ème} place : Ronan Lamy (Paris, 75) gagne un séjour culturel et gastronomique d'une semaine sur l'île d'Islay (Ecosse) et un assortiment de spécialités locales.

9^{ème} place : Aurélien Langlois (Paris, 75) gagne une maîtrise terminée.

10^{ème} place : Benjamin Leperchey (Paris, 75) gagne un voyage de cinq mois tous frais payés dans le nord des USA.

11^{ème} place : François Kahn (Paris, 75) gagne 250 000 francs qui lui serviront à rembourser des dettes de jeu et lui éviteront d'avoir un doigt coupé par ses créanciers.

12^{ème} place : Mathieu Bonzom (19 ans) n'avait malheureusement pas l'âge requis. Son lot revient donc au joueur suivant.

Thierry Mora (Paris, 75) gagne un magnifique jacuzzi à bulles, frais d'installation compris.

13^{ème} place (ex-aequo) : deux candidats ayant envoyé une grille vide, nous avons dû les départager par tirage au sort.

Denis Oddoux (Paris, 75) gagne un couple de rascasses (l'aquarium n'est pas fourni).

Olivier Ritz (Paris, 75) gagne deux mille hectares de terres sur la côte basque, le titre de Grand Duc de Biarritz et une rente à vie.

15^{ème} place : Julien Gracq (Paris, 75) gagne un abonnement à vie à ParAgeS.

L'AG (pré)vue par Gisèle Ablette



Nous avons exhumé ce texte des archives de Gisèle Ablette, notre astrologue/voyante/médium attitrée. Malgré l'apparente incohérence de ces propos, nous avons décidé de publier ce qui semble bien être une vision prophétique, quasi-onirique, voire éthylique d'une assemblée religieuse mystérieuse, dont la rédaction de votre cher journal ne pouvait priver ses fervents lecteurs, qu'elle sait assoiffés de mysticisme.

En la première année du Nouveau Millénaire, une assemblée étrange se tiendra dans l'Etablissement aux Nuits Spiritueuses. Elle sera longue et sombre, et lumineuse aussi, mais souvent obscure, et elle rayonnera de sa clarté dans toute l'Ecole. Une foule innombrable, d'au moins trente personnes, se pressera au septentrion de la grande Bâtisse pour écouter la parole des plus grands orateurs du moment. Les débats seront âpres et acharnés, et chacun y prendra part comme s'il s'agissait pour lui de défendre sa vie propre.

Tout aura été minutieusement préparé par voie magique, puisque des mystérieux papiers blancs auront été apposés par les druides du Burô afin d'avertir les fidèles de l'imminence de la Confrontation.

La réunion s'accompagnera de rituels et de libations, résolument placées sous le signe du spiritueux.

Les druides défileront devant les yeux mi-clos des fidèles, plongés dans une sorte de transe mystique, une narcose transcendente.

Comme le veut la coutume, le chef des druides voudra d'entrée écourter la réunion mais, devant la levée de boucliers de l'assistance, qui est souveraine, rappelons-le, son assistant-hypnotiseur

annoncera une prolongation de séance que les plus crédules interpréteront comme le fruit de leur lutte.

Puis viendra le sacrifice au Dieu Suprême, et on sortira la grande Tirelire à l'image du Cochon d'Argent afin d'abreuver le Dieu de liquide.

Les incantations fuseront alors, et on entendra les cris des fidèles extatiques clamant les paroles magiques rituelles : « fasciste », « magouille », « scandale », tels seront les mots sacrés que s'échangeront les druides et les fidèles.

Des miracles auront lieu, et certains fidèles se verront pousser une, deux, voire trois mains supplémentaires brandissant la carte des Elus, celle qui ouvre les portes de la félicité, de la Magouille Sacrée et du Saint Thurnage, celle qui assure le bonheur terrestre pour seulement 600 pièces de cuivre, Mégathérium compris.

Parfois la salle se mettra à scander « au bassin, au bassin », signifiant par cette mélodie qu'elle désire que la cérémonie continue autour du Bassin Sacré. Alors la lente procession commencera, et les fidèles se regrouperont autour du Bassin pour une ultime offrande aux Ernests, les dieux assoiffés de sang qui dominant le Panthéon de la Grande Thurne.

Emportés par leur soif de spirituosité, les fidèles souhaiteront poursuivre la cérémonie jusqu'à l'aube, mettant à rude épreuve les nerfs des druides, fatigués par leur intense concentration, mais résignés car l'assemblée est souveraine.

Et le Suprême Miracle aura lieu lorsque le chef des druides, après avoir longuement médité les psaumes et les doléances des fidèles les plus nécessaires, s'avancera solennellement vers l'autel du *Poisson Mort* pour y déposer de mirifiques offrandes : des pièces de cuivre par milliers, du papier finement ouvragé, des indulgences, des appartements rue Thouin par dizaines et des encarts publicitaires gratuits dans ParAgeS et le BOcal.

Et la magie s'éteindra avec les premiers feux solaires, et la foule, éreintée, hagarde, de l'est, mais néanmoins consciente d'avoir mené à bien une grande tâche collective selon les préceptes ancestraux dont les druides sont les gardiens, la foule donc se dirigera vers la salle de la Marmite pour un grand banquet sous les étoiles.

Et comme tout finit toujours par des chansons, les fidèles entonneront sous la voûte céleste des chants sacrés sous la houlette des bardes du groupe « J'emmerde le Burô ».

Des chrysanthèmes comme s'il en pleuvait

Chapitre premier Du ramdam à Paname

Ça faisait bien une plumbe que je mijotais dans ce bistrot, le genre de zinc cradingue où de vieux pochards s'envoient picon-bière sur picon-bière sans moufter. Cette fois, le Riton avait dû avoir un sérieux pépin. Je me grillai une cousue et me tirai en loucedé après avoir fait tomber dix sacs au loufiat blafard qui m'avait tuyauté sur les fréquentations au Riton. Le gars saliva de reconnaissance en retapissant les biftons.

Je rentrai à pinces jusqu'à ma crèche de la rue Vavin. Quelques caves mal assurés se pressaient sous la pluie glaçante. Je commençais à regretter que ma tire soit tombée en rideau la veille. « Le carbu, qu'il m'avait dit, le mécano. La faute à pas de chance. » N'empêche que j'allais encore casquer cent sacs dans cette affaire. Ma poisse habituelle. La bonne vieille poisse qui vous colle aux semelles dans ce foutu métier.

La grisaille de cette soirée de février me filait le cafard. C'était une de ces putains de nuit d'hiver à vous siphonner le moral, sans autre bruit que le clapotis de la flotte et le beuglement d'un poivrier quelque part dans l'obscurité.

Place Bienvenue, je biglai ma tocante. Deux heures cinquante. Il était peut-être temps de rencarder Alfred. Au coin de la rue de la Gaieté, trois filles tapinaient à contre-cœur. Encore une rue qui portait mal son blaze. Une des filles m'interpella mais je caltai : pas le temps pour le coup du lapin chasseur, cette nuit.

Je montai péniblement les escaliers jusqu'à ma piaule. J'avais une sale impression. Elle se confirma pile devant ma lourde. Le coup de goumi. Le bon vieux coup de matraque des familles, emballé réglo, à l'ancienne. Et le coltar habituel, avec les anges qui papillonnent, irréels comme un lendemain de cuite.

* * *

J'étais étendu de tout mon long sur le palier. Le gonze qui m'avait dézingué m'avait mochement défoncé la cafetière. Je mis plusieurs minutes à me remettre sur les arpions. Ça crapahutait dur dans ma caboche.

Le zigue avait laissé ma lourde ouverte, histoire que je n'aie pas à l'ouvrir. Quant à ce qu'il était venu chercher, mystère. Il avait ratissé toute la thurne de fond en comble avant de se trisser sans laisser de carte de visite.

Je m'affalai sur le plumard. J'avais du court-jus dans la penseuse. Je cherchai à tâtons ma bouteille de remontant pur malt et m'en servis un large verre que j'éclusai aussi sec. Le réveil marquait cinq heures bien tassées. Trop tard pour le coup de turlu à Alfred. Après tout, je m'en foutais. Tout ce que je voulais, c'était pioncer un bon coup. Un vrai roupillon réparateur. J'envoyai dinguer mes godasses et partis dans les bras de Morphée.

* * *

La sonnerie stridente me vrillait les esgourdes. Du fond de mon sommeil, je la sentais me ramoner le bulbe. Le téléphone ? La porte ? J'étais incapable de le déterminer. Je me décidai pour le ronflant et me traînai jusqu'au salon. J'avais l'impression douloureuse qu'une division de Panzer me labourait la cambuse supérieure.

« Allô ? je grognai.

- Paul ? La voix d'Henri paraissait lointaine. Y a eu un os hier. J'peux pas te causer maintenant. Rapplique. »

Il avait déjà raccroché. L'avait une drôle de voix, le Riton. Un os... Je me gourais sûrement pas de beaucoup en pensant qu'il y en aurait d'autres. Avec le linceul livré en sus, et l'aller simple en first pour le terminus des affranchis.

* * *

Il était onze heures quand je me pointai au 27, rue Poliveau. Henri avait débusqué cette crèche peinarde par Mado. Une sacrée futée lorsqu'elle se mettait au turbin, Mado. Je gravis lentement les deux étages. La porte de Riton n'était pas fermée, aussi j'entra sans toquer. Riton était là. Il m'attendait. Ce bon vieux Riton, avec son tarin rougi par le picrate, ses yeux mi-clos et sa belle paire de bacchantes à la Clovis. C'était le vrai Gaulois de nos images de mouflets. Pas bougé, le Riton. Tel quel. Y avait qu'un truc qui me chiffonnait : c'était ces deux trous rouges au côté droit. Riton pouvait m'attendre longtemps, un coup de seringue l'avait transformé en dormeur du val. Je lui fermai les châsses et décarrai fissa.

* * *

Chapitre 2 Requiem pour Riton

Je poussai jusqu'aux Gobelins et entra dans le premier troquet que je trouvai. Je réclamai du violent au taulier et dégringolai illico mon verre de mort-aux-rats. J'avais la tripaille en feu mais j'avais le moulinet à cafard noyé, c'était l'essentiel. Rien de tel qu'une bouteille de tord-boyaux pour dessouder les chauves-souris qui empestent votre grenier. Elles tombent une à une, ces satanées bestioles. Approchez, M'sieurs-dames, à tous les coups

l'on gagne ! Venez dézinguer ces foutus oiseaux, les dissoudre dans la vinasse, les seringuer à grandes lampées de vitriol !

C'était un sale coup pour Henri. Pour moi, aussi. Je perdais un aminche, un vrai. De ceux qu'on n'a pas besoin de croiser toutes les semaines pour savoir qu'on peut compter sur eux.

Mais c'était aussi inquiétant, bicauze la descente chez mézi-gue la nuit dernière. Ce que Riton voulait m'affranchir hier, ça devait emmouscailler sévèrement les ceuss qui l'avaient descendu. Et puis, ils étaient au parfum de notre relation, à Riton et à moi. Ça expliquait la visite de cette nuit. En clair, ça sentait mauvais pour ma pomme.

Je raquai et je sortis du bistrot. Les mandales glacées du vent de février me tirèrent de mon début de cuite. Tout en remontant la rue Claude-Bernard, je me disais qu'il fallait que je tire cette affaire au clair avant d'être transformé en devanture pour la maison Croque-Mort.

J'obliquai dans la rue de l'Arbalète pour rejoindre la Mouff'. C'était jour de marché et la rue était pleine d'aboyeurs et de commères à cabas. Derrière les étalages débordant de victuailles, des trognes rougies par le froid sec gueulent à qui veut les entendre les mérites de leur bectance. Ça hurle ! Ça barjaque ! Ça effiloche ses cordes vocales ! Et ça te réchauffe la barbaque, ces images de légumes juteux et de viandes saignantes ! Il te vient dans le mental des tablotins façon natures mortes, avec de grandes tablées de boustifaille à faire saliver un cadavre ! Ça t'extirpe l'âme du corps !

Seulement, y a des jours comme ça où même le marché de la Mouff' est impuissant à te changer les idées. Alors, au milieu du vacarme, tu avances comme un somnambule, en repassant dans ta caboche les événements des derniers jours...

* * *

Ça avait commencé par le coup de bignot de Riton, y a deux jours. « J'ai des trucs à te bonnir. On se retrouve demain soir, Chez Maurice, à Austerlitz. » C'était laconique, et pourtant ça faisait une paye que je l'avais pas vu le Riton. Je pressentais que j'allais me fourrer le blaze dans une drôle de béchamelle en acceptant ce rancard, mais Riton c'était mon poteau, je pouvais pas le planter là.

Le lendemain, je trouvai un bout de papelard déchiré dans ma boîte à lettres. Ça ne voulait pas dire grand chose, et je n'y fis pas vraiment gaffe. Il devait toujours traîner sur ma table. Ça ressemblait à une réclame pour un bazar quelconque.

« Liquidation totale ! Tout doit disparaître ! » c'était marqué en grosses lettres noires. Alors, démarchage ou avertissement ? Y avait des signes qui me faisaient pencher pour l'averto. Le coup de goumi pour ma pomme, par exemple, ou le coup du Père François pour Riton. Henri causerait plus... Mais il se savait à deux doigts de la réforme, il avait forcément laissé un duce quelconque, un papelard pour affranchir les amis.

J'arrivai au coin de la rue Thouin. Je montai voir Mado.

(à suivre...)

Ont participé :

Numéro 24 :

Diane Benezech
Carole Boidin
Paul Calori
Victor Delattre
Aurélien Langlois
Blaise Li
Sébastien Lion
Denis Oddoux
Julien Schuh

Richthus :

Diane Benezech
Carole Boidin
Mathieu Bonzom
Aurélien Langlois
Benjamin Leperchey
Blaise Li
Thierry Mora
Denis Oddoux
Pierre-André Zitt